



L'artiste lillois s'est dessiné lui-même (au premier rang, de dos), au cœur du procès historique. Une présence devenue importante, au fil des audiences. Six ans (aujourd'hui) après l'attentat, l'émotion est intacte.

François Boucq, au cœur du prétoire

C'est sans doute lui qui avait la meilleure place, s'il en est une dans un procès aussi dramatique que celui des attentats de janvier 2015. Le dessinateur lillois était au cœur du prétoire. Juste sous le président de la cour d'assises, juste face à la barre, juste entre les deux boxes et les avocats. Il a tout vu, tout entendu, tout dessiné. Les grandes déclarations et les petits mots discrets.

PAR ÉRIC DUSSART (TEXTES)
ET PHILIPPE PAUCHET (PHOTOS)

Au long de ces quatre mois de procès, il a donné, avec l'écrivain Yannick Haenel, un récit quotidien des audiences qui est rapidement devenu le rendez-vous de tous ceux qui les suivaient. Haenel au texte, lui au dessin, ont répondu à la proposition de Riss, le patron de *Charlie*, qui souhaitait « un monument ».

Celui-ci paraîtra le 20 janvier, sous forme d'un livre compilant tous ces textes et dans lequel Boucq donnera deux tiers de dessins encore inédits. Forcément : en quatre mois, il en a réalisé cinq cents.

– Comment et de qui est venue cette idée ?
« C'est Riss qui m'a contacté, dès qu'il a eu la date du procès. Nous nous connaissons, bien sûr, même si j'étais surtout très copain avec Cabu. Celui-ci m'avait dit de nombreuses fois qu'il fallait que je rejoigne *Charlie*, et ça m'intéressait, évidemment. Mais Cabu n'avait ni téléphone portable, ni répondeur... Il était difficile qu'on se rappelle, et ça ne s'est jamais fait.

Après ce qui s'est passé en janvier 2015, Riss m'a appelé pour me proposer de couvrir ce procès. Je me souviens qu'il nous a demandé de faire « un monument ». C'était une sacrée charge. Il fallait qu'on envisage quelque chose d'inhabituel. »

– Votre position, en plein cœur du prétoire, donc du procès, était également inhabituelle ?

« Avant le début du procès, j'avais reçu un coup de fil des services antiterroristes. Ils m'avaient demandé de quoi j'avais besoin et j'avais parlé d'une chaise, bien sûr, et d'une petite table... Ils m'ont immédiatement répondu que ça ne serait pas possible. Pas la table. « Il faut qu'en cas d'urgence, nous puissions nous déplacer sans entrave... »

« Je me suis parfois demandé ce qu'il serait advenu de ces types s'ils avaient appris à dessiner, par exemple. »

Bon, j'ai dessiné sur mes genoux, posé mes aquarelles et mes stylos par terre. Mais rapidement, il s'est créé une forme de proximité avec les acteurs du procès. J'ai appris que le président et le premier assesseur s'étaient abonnés à la newsletter de *Charlie*, où paraissaient les textes de Yannick Haenel et mes dessins.

Avec les accusés, c'était encore plus étonnant : Willy Prévost, qui comparait libre, et qui était donc assis à deux pas de moi, regardait par-dessus mon épaule et me disait parfois : « Qu'est-ce que vous dessinez bien ? » Au fil des jours, une incroyable proximité se forme, entre tous les acteurs. »

– Vous avez fini par en être une des composantes.

« Je l'ai compris à la fin, au moment des

plaidoiries des avocats, quand l'un d'eux m'a cité. J'étais en train de dessiner et je l'ai entendu prononcer mon nom ! On était loin du début, quand je voyais tous ces gens qui se connaissaient se saluer, parler ensemble. Moi, j'étais à ma petite place. Et puis, au fil des jours, des regards, les contacts se nouent.

Un jour, je dessinais Riss, au moment de son témoignage, très fort. Je décide de mettre de la couleur sur son personnage, afin de le faire ressortir de la scène que je dessinais, et j'étends derrière moi Ali Riza Polat, le principal accusé, qui murmure : « Oh non, pas de couleur ! C'est tellement beau en noir et blanc... »

À propos de ces types, je me suis parfois demandé ce qu'il serait advenu d'eux, s'ils avaient appris à dessiner, par exemple. Encore une fois, au fil des jours, on tisse des liens et cela change les regards. »

– Savez-vous qu'il y avait un autre Nordiste, tout près de vous ?
« Oui, le premier assesseur est Lillois. Je le sais parce qu'une amie commune m'en avait parlé, et c'est lui qui est venu vers moi pour me saluer.

J'en ai profité pour lui parler de certaines questions qu'ils posaient et dont je ne comprenais pas le sens. Il m'a dit qu'ils travaillaient sur le dossier depuis des mois. Forcément, ils en connaissent tous les détails, même les plus cachés, qui peuvent avoir leur importance.

Donc, une simple anecdote qui nous paraît anodine peut faire sens, pour eux. C'est un métier. »